

Version revue pour des détails (mais pas actualisée) de Halen, Pierre. Que leur dirons-nous ? variations sur des mémoires congolaise. In : Ngandu Nkashama (Pius), coord., *Itinéraires et trajectoires, du discours littéraire à l'anthropologie : mélanges offerts à Clémentine Faïk-Nzuji Madiya*. Paris : L'Harmattan, coll. Études africaines, 2007 (en réalité impr. nov. 2008), 470 p. ; p. 109-122.

Pierre HALEN

Université Paul Verlaine ¹

QUE LEUR DIRONS-NOUS ? VARIATIONS SUR DES MÉMOIRES CONGOLAISES

En publiant *Tu le leur diras* ², sous-titré *Le récit véridique d'une famille congolaise plongée au cœur de l'histoire de son pays*, Clémentine Faïk-Nzuji aura, encore une fois, montré le chemin. Certes, l'ouvrage s'inscrit à sa manière dans l'ensemble des « archives congolaises » qui ont été publiées depuis une douzaine d'années, principalement à l'initiative de Donatien Dibwe dia Mwembu et de Bogumil Jewsiewicki ; c'est notamment à propos de Lubumbashi que l'entreprise de « faire de l'histoire orale dans une ville africaine », comme l'énonce le titre d'un volume récent ³, a connu un exemplaire développement ⁴.

Le propos et la formule éditoriale de *Tu le leur diras* sont cependant assez différents de ces publications d'historiens. Le livre, d'abord, est publié chez un éditeur relativement marginal et sans affinité africaniste ; de cette manière, il semble dire au lecteur : cherchez-moi, je suis là si vous le voulez, mais je ne vous imposerai rien. Il n'est pas non plus préfacé par la personnalité qu'on aurait pu attendre, – un des deux chercheurs mentionnés ci-dessus, par exemple –, mais par Pierre Yerlès, professeur émérite de didactique du français dont le rayonnement a été large et

¹ Centre de recherche pluridisciplinaire « Écritures », EA 3943.

² Faïk-Nzuji (Clémentine M.), « *Tu le leur diras* » : *le récit véridique d'une famille congolaise plongée au cœur de l'histoire de son pays*. Présentation de Pierre Yerlès. Bruxelles : Alice éditions, coll. Histoire[s], 2005, 368 p., 14x24 cm, photos NB — ISBN 2-87426-027-4.

³ Dibwe Dia Mwembu (D.), *Faire de l'histoire orale dans une ville africaine : la méthode de Jan Vansina appliquée à Lubumbashi (R-D Congo)*. Préface de Jan Vansina. Paris : L'Harmattan, coll. Mémoires, lieux de savoir - Archives congolaises, 2008, 264 p.

⁴ Voir notamment la collection « Mémoires, lieux de savoir - Archives congolaises », publiée par L'Harmattan depuis 1999.

profond en Belgique francophone, mais qui n'est pas connu comme une autorité en matière d'histoire congolaise ; or cette préface a précisément le mérite d'insister sur ce qui, peut-être, n'aurait pas été souligné par l'historien : les enjeux humains, affectifs, joyeux même, de la vie familiale qui s'énonce en voix multiples dans ce recueil de paroles mémorielles.

Selon le communiqué de l'éditeur, « le document réunit des témoignages et des récits de vie enregistrés de 1964 à 2000, s'étendant sur quatre générations et recouvrant trois périodes de l'Histoire de la RD Congo : le Congo précolonial, le Congo belge et la période autour de l'indépendance. Il est une somme de leçons de vie transmises à travers des destinées individuelles, familiales et collectives ». Une « somme de leçons de vie » : on voit que Clémentine Faïk-Nzuji situe ainsi délibérément son propos du côté de la mémoire plutôt que de l'histoire, puisque les deux démarches diffèrent jusqu'à un certain point ; si elle ne néglige pas de fournir les compléments d'information nécessaires dans les bas de page, elle s'abstient d'adopter tout à fait le point de vue qu'aurait adopté l'historien, et qui aurait consisté en une synthèse critique des nombreux témoignages recueillis (auxquels il arrive, forcément, de se compléter et parfois de se contredire sur l'un ou l'autre point).

L'essentiel est donc dans les « leçons de vie ». Qu'enseignent ces leçons ? Je reviendrai plus loin sur la dimension éthique, et dès lors aussi politique de cet ouvrage ; mais relevons déjà que la forme des énoncés qu'il recueille constitue en elle-même déjà une « leçon » : elle nous inculque en effet le sens de l'écoute et le respect de la parole, des paroles plutôt, données tour à tour à des personnes différentes, parfois à plusieurs moments différents de leur vie. Sous le titre de « Mémoires croisées », des témoins belges sont également conviés et s'ajoutent aux mémoires familiales et congolaises. Le dialogue est ainsi sans cesse repris, dans une maïeutique qui cultive le temps, reliant à la fois les générations et les âges de la vie, le singulier de l'individu n'apparaissant qu'au travers de ses liens multiples avec un « pays », et d'abord au travers de la double médiation de la famille au sens large, et de la région, ou des régions que celle-ci a habitées. Écoute respectueuse, digne, de témoins auxquels l'enfant-écoutant, tout professeur de linguistique africaine qu'il soit, ne projette pas d'imposer son propre savoir.

Ce faisant, même si elle laisse ainsi à d'autres professionnels le soin de trier et de synthétiser les morceaux d'Histoire ainsi rassemblés, Clémentine Faïk-Nzuji se fait pourtant bien historienne, et exemplairement : le petit bout de la lorgnette qu'auraient pu constituer les récits familiaux permet d'avoir une vision finalement aussi pénétrante que large sur l'histoire congolaise. Certes, cela est dû en partie à la qualité des acteurs et des témoins conviés : sans être des personnalités mondialement connues comme le sont un Lumumba ou un Kasa-Vubu, certains, comme Nicolas Kadima-Nzuji, ont joué un rôle significatif dans la nation, où ils ont œuvré et que jusqu'à un certain point ils représentent exemplairement, peut-être mieux et davantage, même, que les vedettes mémorielles : ils sont bien « au cœur de l'histoire d[e leur] pays ».

Une autre des « leçons » du livre est dès lors à lire dans la trajectoire problématique, parfois tragique, mais généreuse et obstinée, d'un milieu social qui a joué, depuis l'époque coloniale, la carte du progrès humain et de l'ouverture réaliste. Ainsi l'anecdote familiale finit-elle par symboliser toute l'histoire nationale, à rebours des idéologies convenues, mais au plus près des réalités « véridiques » et concrètes de la région ou du pays : malgré ses airs de n'y pas toucher, cette narration-là ne

coïncide donc pas toujours avec les versions les plus courantes de l'histoire nationale, et notamment avec les certitudes successives des discours nationalistes qui ont prétendu représenter la population et en définir la destinée.

Ceci explique qu'il a fallu à Clémentine Faïk-Nzuji, pour arriver à publier ce livre peu ordinaire, non seulement les qualités humaines de l'écoute et du respect (dont on aime à supposer qu'elles sont *aussi*, pour l'historien notamment, des qualités scientifiques), mais aussi du courage, et cette prédilection pour les positions singulières qui ont marqué tout son parcours de vie et de recherche.

Je me propose ici d'appliquer, mais très modestement, ce modèle de l'écoute au cours d'un bref exercice, un devoir à domicile, en somme, après la « leçon » reçue du maître dans *Tu le leur diras*. Je viserai donc moi aussi à rejoindre l'ordre du « récit véridique » (avec les problèmes que cela suppose) et, sans prétendre atteindre le « cœur de l'histoire », j'essaierai aussi de rejoindre le registre de la « leçon » mémorielle, en écoutant un témoin que j'ai sollicité dans ma famille. Ensuite, et pour conclure par l'une ou l'autre observation à propos des « mémoires », j'évoquerai la question des « épaves » dans le discours contemporain à propos du Congo.

À la mode de *Tu le leur diras*

L'entretien reproduit ci-dessous a eu lieu à Braine-l'Alleud, non loin de Bruxelles, le 14 juillet 2008. Après une discussion préparatoire, j'interroge ma cousine, Christiane de Bom, née en 1941 dans une ferme aux confins du Katanga et du Kasai, à Mwadi-Kayembe. Son père, Willy de Bom, le demi-frère de ma mère, y était arrivé en 1927, attiré par les promesses trompeuses d'une société anonyme située en West-Flandre, et contraint de les accepter, selon la légende familiale, notamment par des ennuis d'argent. Willy de Bom était originaire d'Alost en Flandre occidentale. Avec très peu de moyens, il s'est donc établi comme « colon » sur la « concession » qui lui était prêtée pour se renflouer ; il a commencé par débiter du bois pour le chemin de fer, puis il a réalisé des routes pour « l'État », jusqu'au moment de pouvoir développer le petit élevage et, ensuite, de pouvoir mettre des terres en culture pour le café. Le voisin européen le plus proche, Jules Delannoy, originaire de Poperinge, était établi comme planteur depuis la fin de la Première Guerre mondiale, à 5 km de là. Plus tard, devenu veuf après la mort de son épouse restée en Belgique, Jules Delannoy souhaita faire venir près de lui sa fille unique, désormais orpheline. Elle lui fut ramenée par son voisin Willy de Bom lors d'un voyage que celui-ci fit en Métropole, et au terme duquel il épousa la jeune fille. Jules Delannoy, dont la santé avait été durablement affectée pendant la guerre dans les tranchées de l'Yser, mourut en 1949. Plus tard, en mai-juin 1960, mon oncle Willy de Bom fut élu député au Parlement provincial du Katanga. Sa ferme employait alors une vingtaine de Congolais, tous établis sur la plantation avec leur famille. Les archives familiales ont ainsi conservé les relevés des cotisations de pension versées pour le personnel, pensions dont les intéressés n'ont sans doute jamais rien perçu. En 1962, alors que des combats s'étaient engagés dans les environs immédiats et que les occupants de la ferme avaient été priés par l'ONU de venir se réfugier sous la protection d'un peloton de soldats katangais dans une école, les bâtiments furent complètement pillés, probablement par les troupes de l'ONU pour autant qu'on en puisse juger par le type d'objets emportés. Elle fut ensuite abandonnée.

L'entretien ci-dessous concerne une petite photographie, d'un intérêt *a priori* purement anecdotique, qu'on trouvera reproduite dans le catalogue de l'exposition *La Mémoire du Congo*⁵. Ce cliché figurait parmi de très nombreuses autres photographies soumises à l'attention d'un responsable de la section d'Histoire du Musée Royal de l'Afrique Centrale dans le cadre des enquêtes sur la mémoire coloniale et de la préparation de l'exposition. Pourquoi cette image a-t-elle été retenue, et non une autre, telle est la question qui sert de prétexte à l'entretien.

*

Au temps de la mémoire

Christiane de Bom évoque une photo choisie par le Musée de Tervuren

Le récit que j'ai recueilli ci-dessous n'est pas le premier que j'aie entendu à propos du Congo. Aussi loin que puisse remonter ma mémoire, je me rappelle certains souvenirs échangés, au cours des repas familiaux, par ceux qui avaient vécu en Afrique ; mais je me souviens aussi du silence de ceux qui ne voulaient plus revenir sur ce passé, ou de l'indifférence des autres. Parfois, le retour d'un missionnaire « de Baudouinville », la visite d'un « ancien » ou, quelquefois, d'un Congolais de la région, ravivait une mémoire qui était comme contenue dans l'un ou l'autre exercice limité : film amateur, album revisité dans un rituel occasionnel. À la fin de sa vie, mon père rédigea une sorte de rapport factuel sur son parcours, qui fut celui d'un scientifique au Congo où il arriva en 1948 avec une bourse du gouvernement belge. Cette relation, précise par les dates et les noms de lieux ou de maladie du bétail, ne disait pas grand-chose des réalités vécues par l'homme, sinon qu'il regrettait de n'avoir pas davantage appris les langues – tshiluba, kiswahili – d'usage dans les régions où il avait exercé son métier de vétérinaire des grands élevages collectifs organisés sur les hauts plateaux par le CSK.

Pour entendre des récits « vécus », il fallait se tourner vers ma tante, Paula Delannoy, grande conteuse qu'écoutaient même, à la fin des repas, les belgicains les moins curieux de cette mémoire congolaise. Ce n'était pas une mémoire politique, c'était, plus modestement, celle d'une fermière qui, après une formation qui n'avait pas dépassé les ateliers de couture organisés par les religieuses de son orphelinat, avait vécu au Congo dans des conditions difficiles avant de connaître, dans les années cinquante, une fois enfin construite la maison « en dur », une relative aisance, toujours soumise pourtant aux anecdotes aléas d'une plantation isolée ; la plantation et tous ses biens avaient été perdus à la fin de la sécession katangaise. Ma tante étant décédée, c'est à sa fille, Christiane, que revient aujourd'hui la charge du récit mémoriel. Christiane est donc la fille de Willy de Bom et de Paula Delannoy, et la petite-fille de Jules Delannoy.

*

Un cliché anecdotique

Peux-tu nous décrire ce qu'on voit sur cette photo ? nous dire de quelle époque elle date ? et nous raconter aussi pourquoi le Musée a voulu s'y intéresser ?

⁵ *La Mémoire du Congo. Le temps colonial.* Sous la direction de Jean-Luc Vellut. Avant-propos de Guido Gryseels. Tervuren : Musée Royal de l'Afrique centrale / [Gand] : Editions Snoeck-Ducaju & Zoon, 2005, 271 p., ill. ; p. 112.

Cette époque doit dater de tout juste après la guerre, parce que j'avais reçu plein de jouets, comme on peut le voir sur la photo, tous des jouets, parce que pendant la guerre on n'avait pas de jouets. Et alors on m'avait bien habillée pour la photo, on était tout content de montrer tous ces jouets et on avait invité Saafi pour jouer avec moi à la dînette. Et à mon avis, le Musée de Tervuren a choisi cette photo parce que c'est une photo assez étonnante... je ne sais pas, à mon avis, la petite fille noire qui joue avec la petite fille blanche, je crois que ça a une signification, ça peut signifier qu'il y avait une bonne entente dans certaines parties d'Afrique, une bonne entente entre les Noirs et les Blancs ; chez nous, il n'y a jamais eu de problème à ce point de vue là ; alors bon, Saafi venait souvent à la maison, on jouait à la dînette, on faisait du feu, on cuisait de l'eau, enfin on jouait ensemble. Et on a fait une jolie photo...

Et le décor, c'est celui de la plantation ?

C'est le décor de la plantation. À l'arrière, il y a une porcherie recouverte de paille, qu'on a recouverte, après, de tôle. Ça, c'est un manguier, nous sommes en dessous d'un petit manguier.

Est-ce que tu peux nous dire qui est Saafi ?

Saafi était la fille d'une personne que je n'ai pas connue, mais qui vivait avec mon grand-père et cette personne était veuve et avait sa fille, comme petite fille unique, et à mon avis, cette femme, la maman de Saafi, a beaucoup aidé mon grand-père parce que c'était un homme qui avait souffert énormément durant la guerre, c'était un homme qui avait énormément de problèmes de santé et je crois que la maman de Saafi l'a beaucoup aidé et l'a soutenu dans tous ses moments difficiles et pour un homme seul de se trouver comme ça tout seul en Afrique...

Est-ce que tu peux dire un mot de la situation géographique de la ferme ?

La ferme se trouvait au Katanga, dans la province du Lomami et à une trentaine de kilomètres de la frontière du Kasai et nous avions une ferme de 1600 hectares, que papa avait achetés progressivement petit à petit, au début en faisant des routes pour l'État ; puis après, mon papa donc, il a fait des routes pour l'État pour pouvoir ensuite s'acheter de plus en plus de terrains et c'est comme ça que finalement à la fin on avait autant de terrain. Et mon grand-père a fait la même chose : des routes, et avec l'argent qu'ils gagnaient, ils achetaient des terrains.

Tu me disais que tu pourrais peut-être éventuellement retrouver une personne qui se souvenait de la mère de Saafi ?

Oui, je pourrais éventuellement... Je vais essayer de retrouver cette personne, et lui demander qui était la maman de Saafi, d'où elle venait, quelles étaient ses origines...

Cette personne, comment l'as-tu rencontrée ?

Cette personne, je l'ai retrouvée par hasard – ouh là là je commence par où là ? En allant à une réception, je rencontre une mulâtresse et je lui demande si elle vient des îles, elle me répond : « non je viens du Congo belge ». Et je dis : « où au Congo belge ? » – parce que chez nous c'était tellement un trou qu'il n'y a jamais personne qui venait de chez nous. Alors elle avait dit : « moi je viens de Kissamba ». Et j'avais dit : « Je connais bien Kissamba, moi », puisque nous étions à... quoi ?, quelques dizaines de kilomètres de Kissamba. Et alors elle m'a parlé d'un Monsieur que nous avions connu au Congo et elle m'a dit : « Il part pour Kamina », et je me suis dit : « comment va-t-il arriver à Kamina parce les routes sont mauvaises, tout ce qui est

transport est mauvais en ce moment au Congo », et je me suis demandé comment il allait arriver à Kamina et il allait aussi à Mwene-Ditu et j'ai téléphoné et je suis tombée sur une dame qui parlait à moitié *kiswahili* à moitié français et je lui ai dit voilà je suis Christiane de Bom et elle m'a dit : « Christiane, tu sais que je te connais ? » et moi je me suis dit : « comment tu me connais ? » Elle me dit : « oui, moi je suis Christine, je suis la fille du *capita* », – l'homme responsable de la main-d'œuvre –, « je suis sa fille et je te voyais toujours, petite, passer dans le camp, venir dans le camp avec ton vélo et je t'ai très très bien connue... j'ai connu la maman de Saafi ». Et à ce moment là je me suis dit : « il faut que je voie cette personne très vite » ; malheureusement elle partait à Kamina deux jours plus tard et je n'ai pas eu l'occasion de la voir.

Comment s'appelait son père, le capita ?

Kapa-Sula.

Donc il y a des coïncidences dans la mémoire, dans les rencontres... Qu'est-ce que le Musée voulait indiquer comme légende pour cette photo ?

Le Musée voulait mettre comme légende que c'était Saafi, la fille de la ménagère de mon grand-père. Et moi, en souvenir de mon grand-père, je ne voulais pas considérer cette femme comme une simple ménagère. Parce qu'il y a ménagère et ménagère : il y a la ménagère dont on se sert et voilà ; et il y a des hommes qui ont tenu à leur femme noire, qui ont très heureux, qui les ont gâtées, qui les ont... à l'époque évidemment, on n'invitait pas les femmes comme ça. Mais moi, j'ai connu des couples où la ménagère était très importante, elle aidait énormément, elle vivait comme une femme blanche. Mais par contre, il y avait des ménagères qui servaient, qu'on remballait...

Et finalement qu'est-ce qui a été choisi comme légende ?

Une amie de Christiane... La légende a été « Christiane et son amie Saafi »⁶.

Est-ce qu'il y a eu des réactions à la publication de cette photo ?

Ça n'a dérangé personne, non. Ça aurait peut-être dérangé des gens si on avait su que c'était la ménagère, ça aurait changé l'histoire, peut-être... On a dit bon c'est une amie, c'est tout, mais on aurait dit « ménagère », on aurait jugé... Pour moi on aurait jugé, peut-être en bien peut-être en mal je ne sais pas, mais je n'ai pas voulu qu'on marque « ménagère » parce que ce n'était pas une ménagère quelconque dont on se servait, parce que mon grand-père avait besoin de quelqu'un pour l'aider il était...

Pour terminer, je voudrais te demander si tu as eu d'autres occasions d'avoir des contacts avec des Congolais qui se trouvaient autrefois sur la plantation ou des descendants, des gens du village, depuis que vous êtes rentrés.

J'ai eu des contacts grâce aux religieuses canadiennes qui étaient à Kaniama qui nous écrivaient régulièrement et qui nous donnaient des nouvelles du cuisinier, de son fils, de... Mais maintenant cette sœur est au Canada, elle est trop âgée, elle est à la pension et donc je n'ai plus aucune nouvelle et donc je sais qu'il n'y a plus de sœurs blanches à Kaniama, ce sont des sœurs noires.

⁶ Littéralement : « Christiane et son amie d'enfance, Saphie » (*ib.*).

Et cet homme que tu avais rencontré en Afrique du Sud ?

Oui, fallait le faire, hein ? C'était tout à fait à la pointe de l'Afrique du Sud et on était allés promener tôt le matin pour voir la mer, le lever du soleil, etc. Et pendant que nous déjeunions dans un petit restaurant là, on voyait passer des Noirs avec des tréteaux et des paquets, des sacs... Et bon, ils étalent leurs tréteaux, ils mettent une nappe et ils sortent tous leurs petits objets en malachite, des petits pingouins en malachite, des colliers en malachite et bon, comme on n'avait rien à faire on va près d'eux, on va regarder ce qu'il y a sur leurs tables et alors on entend qu'ils parlent le kiswahili et on leur dit en kiswahili : « Ben vous êtes d'où vous ? » – « Ah ! et bien nous on est du Katanga ». – « Et vous parlez le français ? » – « Oui on parle le français ». Alors bon et bien, nous on dit : « Nous aussi on a été au Katanga » et alors le Noir là dit : « ma femme est née à Mwadi-Kayembe ». Mais je dis : « Mais tu as connu Bwana Kapia ⁷ à Mwadi-Kayembe ? » Elle me dit : « Oui, oui, j'ai connu Bwana Kapia ! » – « Et bien je suis sa fille ! ». À ce moment là elle s'est mise à hurler de joie, elle m'a embrassée, elle m'a dit « Mais c'est pas vrai mais c'est pas vrai, et quand je retourne là-bas et bien les gens disent : « et bien ça c'était du temps avant Bwana Kapia et ça c'était du temps après Bwana Kapia »... Comme on disait avant Jésus-Christ et après Jésus-Christ ! [rire] Ils situaient papa comme le centre de l'histoire, dans l'histoire de la région quoi... Maintenant je ne sais pas ce qu'ils sont devenus parce qu'il y a eu cette histoire avec le Zimbabwe, je n'ai plus de nouvelles, il paraît qu'ils ont dû se réfugier dans des églises ⁸.

Connais-tu le nom de cette personne ?

Je ne l'ai pas.

Ça se passait où ?

À la pointe du Cap, vraiment à la pointe de l'Afrique, sur la plage. C'est une plage de pingouins... ce sont des pingouins qui sont arrivés là il y a une quinzaine d'années, on ne sait pas pourquoi... il y en a de plus en plus et maintenant les autocars de Japonais et toutes sortes, de tous les pays du monde, vont voir les pingouins et c'est très désagréable parce que ces pingouins rentrent dans les maisons, font leurs fientes, ça sent mauvais, alors que c'était une des plus belles plages d'Afrique du Sud...

*

⁷ En brousse au moins, les Belges étaient presque toujours re-baptisés, en quelque sorte, par les Congolais qui avaient affaire avec eux. Cet usage répondait parfois aux fonctions du sobriquet (certains pouvaient recevoir deux « noms congolais », un officiel qui était communiqué à l'Européen, un autre, désobligeant, qui ne l'était pas) ; le « nom congolais » a aussi pour fonction d'épargner au locuteur d'avoir à prononcer un nom à consonance très étrangère (ici, « de Bom van Driessche ») ; dans tous les cas, cet usage constitue un mode d'intégration. *Bwana Kapia* signifie : « homme de feu », sans doute par allusion aux feux de débroussaillage qui furent nécessaires pour la mise en culture.

⁸ Allusion aux violences xénophobes qui se sont produites récemment en Afrique du Sud et qui visaient les immigrés congolais en même temps que les Zimbabwéens devenus plus nombreux suite à la dérive économique du régime Mugabe.

Enjeux mémoriels

Il n'est sans doute pas besoin d'insister sur les raisons qui ont fait choisir, entre des dizaines d'autres, le cliché représentant la petite fille blanche jouant avec la noire : il symbolise de toute évidence une certaine « bonne entente » entre Noirs et Blancs, Belges et Congolais, dans le contexte d'une exposition organisée en Belgique, dont le thème était la mémoire de l'époque coloniale. Une image, en somme, de la *pax belgica*, telle qu'elle a pu être vécue, en toute innocence, en certains lieux. L'exposition conçue sous la direction de Jean-Luc Vellut, historien dont l'objectivité est difficilement contestable, n'avait cependant pas pour fin de faire l'apologie du colonialisme ou de compenser par quelque « livre blanc » les « livres noirs » que d'aucuns jugent, à tort ou à raison, nécessaires de publier aujourd'hui, notamment dans le contexte français⁹. L'exposition de Tervuren n'a donc nullement occulté les travers et l'iniquité de la situation coloniale, mais elle n'a pas davantage cherché à occulter, pour mieux dénoncer ceux-ci, les aspects contradictoires d'une époque dont la mémoire charriait aussi des images tranquilles, comme celle qui nous occupe, ou d'autres qui véhiculent des signifiés connexes, de relative prospérité économique par exemple.

La « véridicité » de l'image se comprend mieux si l'on rappelle que toute mémoire du passé est en réalité mémoire d'avenir : ce qui se symbolise est une projection dans le futur, et l'évolution des dernières années a certainement été marquée par un désir de conciliation des mémoires, de dépassement aussi de certains antagonismes devenus stériles dans un contexte de globalisation, de migrations et de métissages accélérés. La question de la *ménagère*, le mot qu'il ne fallait pas employer, est à cet égard très significative : l'aurait-on utilisé, dit Christiane, qu'« on aurait jugé » : on aurait réveillé un discours « colonial » (de réprobation – soit raciste, soit moralisante – à l'égard du concubinage avec une femme congolaise) ou « anti-colonial » (d'accusation contre ceux qui « se servaient » abusivement). Ce seul mot aurait donc amené un malentendu virtuel, lié à une discussion révolue. Le terme d'« amie de Christiane » contourne l'obstacle idéologique et se situe sur le terrain de la « bonne entente », mais il ne dit pas toute la vérité : en quoi l'idéologie peut contraindre à produire des mémoires qui occultent l'Histoire.

Cela dit, cette photographie, éclairée par l'entretien ci-dessus, n'est pas sans portée documentaire. Pour la réaliser, on a mis l'accent sur ce qui ne saute plus aux yeux aujourd'hui mais est encore très présent dans la mémoire du témoin : la fin de la Seconde Guerre mondiale, qui se traduit par le retour des jouets. Nous pensons spontanément à observer les « relations humaines », pour reprendre une expression mise à la mode en son temps par le roi Baudouin, mais, resituée dans son *Sitz im Leben*, c'est la fin de l'« effort de guerre » que célèbre en réalité la photo. En fait de relations humaines, si Christiane, alors fille unique, est à l'avant-plan par rapport à Saafi, cela traduit sans doute surtout le regard préférentiel du père ou de la mère qui

⁹ Cf. principalement les positions diverses de : Ferro (M.), dir., *Le Livre noir du colonialisme*. Paris : Laffont, 2003, 848 p. ; Lefeuvre (D.), *Pour en finir avec la repentance coloniale*. Paris : Flammarion, 2006, 229 p. ; Stora (B.), *Entretiens avec Th. Leclère. La Guerre des mémoires. La France face à son passé colonial*. La Tour d'Aigues : L'Aube, 2007, 107 p. ; Coquio (C.), dir., *Retours du colonial ? Disculpation et réhabilitation de l'histoire coloniale française*. Nantes : Ed. de l'Atalante, 2008, 384 p.

fait la prise de vue. Saafi est néanmoins bien présente sur la photo et dans la mémoire de Christiane soixante ans plus tard. En revanche sa mère en est absente, et le souvenir de son nom s'est perdu. Il est cependant question de retrouver ce nom, via un autre témoin rencontré par hasard en Belgique, avec lequel il n'y a eu jusqu'à présent qu'une conversation téléphonique, en attendant mieux. Non pas des retrouvailles, puisque cette autre petite fille de l'époque, bien qu'elle fût la fille du *capita*, n'avait pas le statut privilégié de Saafi et ne partageait pas les jeux de Christiane, moins âgée. La phrase : « je te voyais toujours, petite, passer dans le camp, venir dans le camp avec ton vélo et je t'ai très très bien connue, j'ai connu la maman de Sâafi » semble un condensé des relations dissymétriques qui avaient cours dans le contexte : les noms des pères (Bwana Kapia, Kapia-Sulu) sont comme éclatants, mais celui de la « maman de Saafi » et de la femme rencontrée au Cap ont été oubliés. Quant à la fille du *capita*, elle porte un nom, – Christine –, qu'elle énonce elle-même et dont on s'aperçoit qu'il est évidemment très semblable à celui de Christiane, la fille du *bwana*. Jusqu'à cette conversation, Christine était restée dans l'ombre des histoires séparées, une ombre d'où l'on regardait cependant, et d'où l'on ne perdait rien du spectacle : « je te connais très très bien ».

Ces relations dissymétriques sont aussi ambivalentes, si l'on en juge par l'insistance de Christiane sur le fait que la « maman de Saafi » n'était pas une ménagère comme les autres, et qu'elle mérite d'être considérée avec respect pour l'« aide » qu'elle a apportée à son grand-père, ancienne victime de l'ypérite, devenu veuf dans sa ferme isolée de la région de la Lubilash, après la mort de sa femme en Belgique. Sa fille, la « maman de Christiane » cette fois, vivait à quelques kilomètres avec son mari Willy de Bom ; est-elle désignée par le « on » (« à l'époque évidemment, *on* n'invitait pas les femmes comme ça ») ? Est-ce une façon de dire que le grand-père, Jules Delannoy, venait seul, avec Saafi, rendre visite à sa fille ? Peut-être mais, quoi qu'il en soit, l'énonciation actuelle (« pour moi », « mais moi », à rebours de la formule : « à l'époque évidemment ») laisse résonner, avec une forte demande de respect humain pour la compagne du grand-père, le désir de lui rendre une histoire en même temps que de lui reconnaître son nom propre.

Ces mémoires qui cherchent avec plus ou moins de volonté ou de moyens à se rencontrer et à se parler l'une à l'autre sont en réalité multiples. On en trouverait d'autres illustrations dans le thème de l'enfant métis, tel qu'il est traité à la fois dans les démarches d'historiens – les travaux de Lissia Jeurissen ¹⁰ singulièrement – et dans les fictions romanesques : ce n'est sans doute pas un hasard si, en peu de temps, on a vu paraître en Belgique le roman de Pie Tshibanda, *Avant qu'il soit trop tard* ¹¹, et le roman d'Ariane François-Demeester, *Le Métis* ¹², qui racontent tous les deux les retrouvailles problématiques, pour l'un, celles d'un fils congolais avec un père belge, pour l'autre, celle d'une sœur « belge » avec un demi-frère congolais. Deux auteurs du Katanga, observera-t-on, qui prennent ainsi le relais de *Sang*

¹⁰ Jeurissen (L.), *Quand le métis s'appelait mulâtre. Société, droit et pouvoir coloniaux face à la descendance des couples eurafricains dans l'ancien Congo belge*. Louvain-la-neuve : Académia-Bruylant, coll. Cahiers migrations, n°29, 2003, 120 p.

¹¹ Tshibanda (Pie), *Avant qu'il soit trop tard*. Récit. Bruxelles : Memor, coll. Couleurs, 2004, 107 p.

¹² François-Demeester (A.), *Le Métis*. Roman. Erezée : Memory Press, 2007, 174 p.

*mélé*¹³, – roman d'Albert Russo, autre « Katangais », qui avait eu un certain succès au début des années 1990 –, et de la même thématisation dans la bande dessinée avec les *Aventures de Jimmy Tousseul* de Desorgher et Desberg, qui paraissent chez Dupuis à la même époque.

On l'a vu ci-dessus : il y a des croisements de mémoires qui semblent dus au hasard d'une rencontre inopinée au cours d'une réception, ou d'un coup de téléphone donné avant un départ pour l'Afrique, ou encore d'une balade après le petit déjeuner au Cap. Autre exemple de ces hasards : dans *Tu le leur diras* (p. 145), une photographie montre un médecin belge à l'hôpital de Luluabourg ; il s'agit du Docteur Snauwaert. Dans l'optique familiale du « récit véridique » de la famille, le choix de cette photo, empruntée au fonds officiel de l'agence Congopresse, est motivé par le fait que le successeur de ce médecin qui a quitté le Congo en 1960 est Nicolas Kadima-Nzuji, le père de Clémentine. Or, ce Docteur Snauwaert n'est autre que le médecin qui, à l'occasion d'un congé qui l'avait amené dans une autre ferme des environs, avait « sauvé » Christiane, encore bébé, d'une grave crise de malaria. En outre, devenu veuf longtemps après son retour en Belgique, le docteur Snauwaert épousera en secondes noces... la mère de Christiane, devenue veuve entre-temps elle aussi.

Le hasard est certes ici mitigé par des facteurs à la fois sociaux et historiques, à commencer par la petitesse relative d'un pays comme la Belgique, où il est objectivement plus facile de finir par se croiser que dans un pays plus grand, et où, en outre, a convergé une partie importante de la diaspora congolaise. Tant la Belgique que le Congo, pour des raisons certes très différentes, sont par ailleurs des sociétés où l'on a quelque motif de s'interroger sur le passé, à la recherche de fondements identitaires. Pour le Congo, ce sont des racines décidément modernes, qui se cherchent comme en passant par-dessus la parenthèse dévoyée de la longue dictature « authentique ». Pour la mémoire coloniale, qui ne concerne qu'une fraction très réduite de la population belge, le saut s'effectue au-dessus de la période où le discours dominant l'empêchait, à quelques nuances près, de s'exprimer. Enfin, le double contexte de l'immigration congolaise en Belgique et de la « reprise » espérée de l'activité économique au Congo explique en partie lui aussi qu'on se cherche, de part et d'autre, une mémoire en y laissant à l'autre une certaine place, place secondaire, certes, mais place certaine, « attestée » en quelque sorte par la figure du métis.

Ce qui ne relève en tout cas pas du hasard, c'est, très lisible dans *Tu le leur diras*, mais aussi dans le roman *Anyà* où un personnage de missionnaire joue un rôle symbolique important, la volonté de considérer le passé sans faire comme si le pays avait surgi du néant avec l'indépendance du pays, – ou, ce qui revient au même, comme s'il venait des seules traditions coutumières précoloniales –, mais au contraire dans une continuité sur le long terme. Cette continuité affirmée est sans doute d'abord la conséquence du point de vue familial qui a été choisi, point de vue à partir duquel on ne pouvait nier qu'il y avait bien eu une histoire congolaise avant 1960. Mais la continuité représentée par le parcours de Nicolas Kadima-Nzuji, central dans le livre, signifie bien autre chose que l'anecdote familiale : cette génération des premiers diplômés congolais incarne, avec l'idée d'une confiance dans le progrès, des valeurs de rationalité, de sérieux, d'honnêteté, de justice, de travail, toutes

¹³ Russo (A.), *Sang mélé. Ou Ton fils Léopold*. Boulogne : Éditions du Griot, 1990, 258 p.

valeurs qui font implicitement le procès des groupes corrompus qui se sont installés au pouvoir. Ces valeurs ne sont pas rappelées par hasard au moment où le pays cherche à renouer avec son identité, autrefois tant proclamée, de nation promise à la prospérité. C'est une mémoire de la modernité, dont le point de départ est la fondation de la mission de Mikalay par le Père Cambier¹⁴. Mémoire de la nation réelle, mémoire d'une promesse aussi : telle est sans doute la leçon essentielle.

Contre le discours des « épaves »

Dans la déjà longue tradition des images du Congo, celles du bateau circulant sur le fleuve est sans doute l'une des plus abondamment répandues et des plus significatives. Contentons-nous de rappeler ici le traitement du *steamer* à l'époque de l'État Indépendant du Congo, sur le mode tantôt du triomphe moderniste (Stanley et l'*En-avant*), tantôt de l'échec ontologique (Conrad et les « carapaces » de navires immobilisés dans *Heart of Darkness*)¹⁵. À l'autre bout de la tradition, nous trouvons par exemple certaines images du film de Thierry Michel, *Congo River*¹⁶, montrant des carcasses de navires échoués, dont il me semble significatif qu'elles ont souvent été choisies comme illustration pour présenter le film dans la presse écrite. Le film de Thierry Michel, qui a pour sous-titre *Au-delà des ténèbres*, reprend donc ainsi la tradition conradienne de l'échec auquel semble vouée toute tentative de « progrès » dans le « cœur » du pays réputé « ténébreux » : les infrastructures qu'il nous montre sont inachevées ou à l'abandon, qu'il s'agisse du palais présidentiel, de transport ou d'industrie productive, et ce qui subsiste est dû aux initiatives « informelles », permettant la survie des populations dans des conditions très difficiles¹⁷.

Dans un roman récent destiné à la jeunesse congolaise, *La Guerre et la paix de Moni-Mambu, "kadogo"*¹⁸, Lye Yoka raconte les aventures d'un enfant-soldat démobilisé à Kinshasa, qui cherche à rejoindre au Kivu sa famille, quittée cinq ans

¹⁴ Sur ce personnage fondateur, voir : Vellut (J.-L.), « Émeri Cambier (1865-1943), fondateur de la mission du Kasai. La production d'un missionnaire de légende », dans *Images de l'Afrique et du Congo-Zaïre dans les lettres belges de langue française et alentour*. Éd. par P. Halen et J. Riesz. Bruxelles : Textyles-Éditions ; 1993, p/ 39-74 ; Vellut (J.-L.), dir.— *Emeri Cambier. Correspondance du Congo (1888-1899). Un apprentissage missionnaire*. Rome : Institut historique belge de Rome, vol. 48, 2001, 478 p.

¹⁵ Cf. e.a. Halen (P.), « Stanley et Conrad, paradigmes de deux traditions discursives sur l'Afrique centrale », dans *L'Œil de l'autre*. Ed. par la R.S. Tshibola Kalengayi, et al. Bruxelles : AML ; Kinshasa, CELIBECO, 2000, (= *Congo-Meuse*, n°2 et 3, 1998/1999) ; vol. A, p. 63-90.

¹⁶ *Congo River. Au-delà des ténèbres / Beyond Darkness*. Réalisation : Thierry Michel. Liège, Les Films de la Passerelle, 2006.

¹⁷ Lié au film, l'album : *Congo River* (Un livre de Thierry Michel. André Yoka Lye Mudaba et Isidore Ndaywel è Nziem : textes. Bruxelles : La Renaissance du Livre, coll. Voyages intérieurs, 2006) ne propose que deux ou trois images de navires échoués, qui s'effacent dès lors au profit des bateaux de toutes sortes qui naviguent sur le fleuve.

¹⁸ Yoka (Lye M.), *La Guerre et la paix de Moni-Mambu, "kadogo"*. Kinshasa : Médiaspaul, 2006, 124 p., ill.

auparavant. C'est donc l'histoire d'un retour problématique à travers le pays dont, par la même occasion, on montre l'état : transports accessibles à la seule débrouille et au copinage, vols et violences exercées par les militaires dont on ne sait s'ils sont en réalité des truands et qui sont peut-être les deux à la fois, etc. Néanmoins, le voyage finit par réussir, parce que des hommes de bonne volonté, y compris le médecin d'une ONG humanitaire qui joue un rôle décisif, s'entêtent malgré tout à rester honnêtes et solidaires. D'un côté, en somme, les épaves, les mêmes que celles qu'on peut voir dans *Congo River* :

... Le port de Mbandaka n'avait rien du lieu mythique dont Moni-Mambu avait entendu parler. Il y rencontrait par contre des épaves, rien que des épaves. Des épaves humaines, tout comme des épaves de bateaux... Au milieu de ces fantômes de bateaux, trônait un long courrier encore bon chic bon genre, qui embarquait les passagers de Lisala, Bumba, Basoko, Isangi et Kisangani (p. 93).

En somme : « Le port [...] n'était plus qu'un cimetière de ferrailles avec autour, comme fantômes errants et nostalgiques, de vieux matelots croulants » (p. 89). Ce réel est donc présenté comme imaginaire (les fantômes) ; il ne prend tout son sens que sur le fond d'un discours qui charrie une tout autre image, une mémoire des « mythes » :

– Ah ! Mbandaka, alias Coquilhatville, alias Coq-la-Coquette ! À la belle époque, à l'époque coloniale, c'était un port mythique, avec des bateaux mythiques de l'OTRACO (Office des Transports Congolais), et avec des marins et des passagers mythiques ! [...] (p. 88).

Le guide local de l'ex-*kadogo* s'étend ensuite plus longuement sur les « belles du port » qui agitaient autrefois leurs « pagnes multicolores » à l'adresse des « beaux marins ». La narration de Yoka oppose les mythes de la mémoire aux fantômes du réel. Les images mémorielles remontant à l'époque coloniale sont donc mobilisées pour contrer, en quelque sorte, les épaves observées dans le présent : c'est le souvenir du passé qui permet de considérer que ces épaves sont des fantômes, des leurres masquant une réalité qui devrait être encore là, ou qui pourrait revenir.

Il en va d'ailleurs de même dans *Congo River*, film en réalité plus nuancé que ce que nous en avons retenu ci-dessus : il met en effet aussi en avant, avec les rafiots de toute espèce naviguant malgré tout sur le fleuve, le courage des uns, la ténacité des autres, autant de gages d'un avenir sans doute hypothétique mais néanmoins espéré. Une séquence importante du film n'est sans doute pas par hasard vouée à la présentation de ce que le spectateur perçoit comme une sorte de réserve muséale de modernité : abrité des déprédations et de la gabegie, pendant les décennies de la dictature, par sa situation isolée en forêt, et conservé vaille que vaille en l'état par un personnel congolais dévoué, une institution de recherche scientifique de l'époque coloniale – l'INEAC à Yangambi – a plus ou moins survécu et, parce qu'elle témoigne de ce qui fut réalisé, semble permettre de renouer avec le fil du « cœur de l'histoire ».

Le récit de Christiane est aussi le récit d'une histoire ; elle se demande ainsi : « comment va-t-il arriver à Kamina parce les routes sont mauvaises, tout ce qui est transport est mauvais *en ce moment* au Congo », phrase où je souligne les trois mots qui disent une temporalité ouverte sur le long terme (« en ce moment », c'est dire qu'il ne s'agit que d'un temps passager), à rebours des négrologies catastrophistes que cultive toute une tradition discursive à propos du pays. La catastrophe insurmontable, Christiane la déplace plutôt... sur la plage du Cap (« c'était l'une des plus belles d'Afrique »), occupée par une colonie proliférante et

malodorante de pingouins, venus, comme la fatalité, d'on ne sait où ; mais ce désastre lui-même n'en est pas tout à fait un, puisqu'il permet aux immigrés congolais de vendre aux touristes japonais des pingouins en malachite, objets à la fois traditionnels et entièrement nouveaux.

Tu le leur diras s'énonce, quant à lui, de façon très nette, à rebours de toute la tradition conradienne sur le « cœur des ténèbres », cœur continental qui serait forcément immobile, arrêté, « rétif » au progrès, pour reprendre l'adjectif proposé très justement par Luc Rasson¹⁹. C'est au contraire du « cœur *de l'histoire* » qu'il s'agit. Si le livre participe à sa manière à la production d'une histoire proche de la mémoire orale de ses acteurs, il participe aussi, mais en s'en distinguant toutefois fortement, de l'abondante production d'essais, dus à divers intellectuels congolais depuis la fin des années 1980, publiés pour la très grande majorité à compte d'auteur ou aux éditions de L'Harmattan, tous dénonçant l'incurie des gestionnaires précédents et tous exposant « leur » solution pour résoudre la crise vécue par la nation. *Tu le leur diras*, au contraire, choisit de laisser parler les autres, et de les faire parler des faits « véridiques », tels qu'ils furent vécus par des hommes et des femmes singuliers, en minimisant autant que possible les effets de hiérarchie entre eux. Le recours à la formule ambivalente d'un album de famille qui est aussi un album de la nation amène effectivement une « somme de leçons de vie ». Leçons qui, de manière non moins ambivalente, opèrent une réconciliation sereine et presque naturelle de la modernité réelle – de la contemporanéité, dirait sans doute Bogumil Jewsiecki – des hommes et des femmes, et d'une tradition où le sujet familial est d'abord à l'écoute des anciens et, plus généralement, de ce que l'autre a à lui apprendre.

¹⁹ Rasson (L.), « "Chacun sa place". L'anticolonialisme dans *Heart of Darkness* (1899) et dans *Voyage au bout de la nuit* (1932) », dans Buisine (A.) et al. (éd.). *L'Exotisme*. Paris : Diffusion Didier-Érudition, coll. Cahiers CRLH-CIRAOI n°5, 1988, p. 267-280.